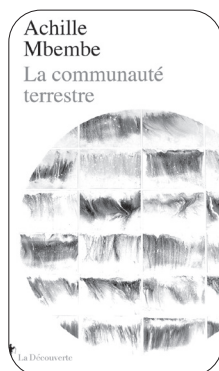


LA COMMUNAUTÉ TERRESTRE ET L'INCALCULABLE. L'UTOPIE ULTIME

Achille Mbembe, *La communauté terrestre*, Éditions La Découverte, Paris, 2023



Dans l'introduction de la *Condition de l'homme moderne*¹, Hannah Arendt se posait la question radicale de l'artificialisation du milieu naturel au moment où l'homme allait quitter la carcasse terrestre, projet prométhéen de libération, tout aussi étrange que celui de sortir de sa propre peau. Un projet étrange parce que tout ce que l'humanité a accompli, aussi diverses qu'aient pu être ses conditions civilisationnelles, s'inscrit dans trois catégories – la survie par le travail corporel (*animal laborans*), la perpétuité à travers tout ce qui est artificiel (*homo faber*), et enfin l'action, c'est-à-dire l'entreprise essentiellement humaine, définie à la fois par la fragilité et la persistance de l'existence terrestre. Hannah Arendt insiste ensuite sur le fait que la décision concernant le sort de cette artificialisation de la vie ne devrait pas être laissée entre les mains des hommes politiques. L'autrice envisageait en premier lieu une éventuelle migration vers une autre planète, donc une séparation radicale de la « chair » de La Terre. Dans ces conditions, disait-elle, on ne peut plus être certain que les trois catégories fondamentales de la condition humaine pourront rester inchangées. Ces prédictions ont été faites en 1958.

Même si cette possible migration vers une autre planète nous paraît en dernier ressort imminente, elle semble aujourd'hui moins révolutionnaire qu'une autre transformation qui s'est produite entre-temps, c'est-à-dire la transformation informatique, dont Arendt ne pouvait pas mesurer l'ampleur à l'époque. Cette mutation est probablement à l'origine de la métamorphose de

LAURA T. ILEA

Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania
laura.ilea@ubbcluj.ro

DOI: 10.24193/cechinox.2023.45.30

la Terre en une sorte d'autre planète, d'une consistance différente, avec des mythes et des religions différemment articulés. Dans ce processus, la prééminence symbolique du langage et de la raison, éléments pérennes de la saga de la civilisation humaine, sera le plus probablement remplacée par l'événement *techné*, dont on ne peut pas encore déchiffrer la portée, mais qui constitue certainement le début d'un « déchaînement » d'amplitude. Cela se joue dans le domaine de l'infiniment probable, du possible et de la métamorphose, c'est-à-dire d'un événement pour l'instant incalculable.

C'est le sujet du livre d'Achille Mbembe, *La communauté terrestre*. Achille Mbembe, originaire du Cameroun, est historien et politologue, a enseigné entre autres aux universités de Columbia, Duke et Harvard ; de plus, il a été le Secrétaire général du *Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique* entre 1996 et 2000. Ses derniers livres, notamment *Critique de la raison nègre* (La Découverte, 2013), *Politiques de l'inimitié* (La Découverte, 2016), *Brutalisme* (La Découverte, 2020) et *Pour un monde en commun* (Actes Sud, 2022), développent des réflexions poignantes sur le monde contemporain, dans une perspective planétaire, en mettant également l'accent sur « le partage du monde » et sur « la distribution des capacités de mobilité », qui peuvent bâtir de véritables communautés pour l'avenir. Depuis 2001, Achille Mbembe enseigne et dirige des activités de recherche à l'Université du Witwatersrand à Johannesburg, au sein du Witwatersrand Institute of Social & Economic Research.

Comme dans plusieurs scénarios du monde contemporain, *La communauté terrestre* nous incite à rechercher de nouvelles

conditions de survie, de nouvelles voies d'hybridation et de nouveaux paradigmes de pensée. Toutefois, une question épineuse y surgit : quel est le but de cette quête quand les discours catastrophistes abondent, quand la possibilité d'extinction se profile toujours davantage à l'horizon, et non seulement dans l'imaginaire de la science-fiction, quand le machinisme semble englober de plus en plus le domaine du réel ? Achille Mbembe a déjà caractérisé cette condition extrême dans laquelle se trouve actuellement l'humanité en termes mémorables, à savoir la possibilité de la transformation de l'humanité tout entière en une sombre nécropole (son terme est celui de « nécropolitique ») ou, plus récemment, celui de brutalisme, c'est-à-dire la manière dont l'extrême capitalisme de l'extraction traite la planète comme une ressource à exploiter jusqu'à sa dernière fibre².

Faire appel à la solution humaniste du discours défaitiste, amer et nihiliste, semble être le stratagème le plus pratique, déjà culturellement validé par les grandes traditions occidentales du nihilisme. À cela s'ajoute, d'autre part, la solution sirupeuse d'un optimisme aveugle ou une sorte de stigmatisation, sans fondement, de la situation actuelle, en l'absence d'une connaissance approfondie des interconnexions de notre monde. C'est pourquoi je pense que *La communauté terrestre* est révolutionnaire. Le nouveau langage que l'auteur recherchait déjà depuis 2016 dans *Politiques de l'inimitié* n'est pas seulement capable d'ouvrir les portes du monde actuel, mais, nécessairement, il sera enraciné dans les paradoxes du corps, de la chair, de la peau et des nerfs³.

Pour comprendre comment ces fragments de la langue peuvent s'articuler, créant « l'arborescence » de la communauté

terrestre, il faut d'abord percevoir la manière dont le jeu de dés de la vie est constamment exposé à la désintégration ; de plus, la désintégration elle-même s'inscrit dans le processus vital : on pourrait, par conséquent, se pencher sur la transformation du risque aléatoire en risque mortel. Ainsi, « un sujet vivant est celui qui a su tromper la mort en changeant d'identité lorsqu'il le fallait. Il est disposé à d'incessantes mutations et capable de changer d'état ou de condition, surtout au moment fatidique »⁴. En transposant cette méditation à une plus grande échelle, et sachant que ce bord de l'abîme se trouve juste devant nous, il est fort probable que la manière dont nous pourrions tromper la mort ait à voir avec une mutation profonde du corps planétaire, qui, tout comme le corps individuel, doit être fécond et régénéral ; sans ces deux qualités il ne serait que le masque d'une grande maison mortuaire.

Il semble que cette mutation ne puisse se réaliser à notre époque en dehors de la technologie. Par ailleurs, la *techné* n'a jamais été le régime du simple instrumental ou du pragmatique. La technologie, outre sa dimension constitutivement fabulatrice, a toujours eu une forte dimension politique. Cependant, plusieurs paradoxes sont spécifiques à notre époque, du fond desquels il faut puiser la matière de réflexion sur l'avenir : tout d'abord, la question de la technologie entendue comme force du devenir se détache de plus en plus de l'interrogation politique sur le sens de ce devenir. La raison instrumentale s'affranchit ainsi du poids du sens⁵. De cette manière, « la technologie tend à devenir un deuxième corps de la Terre, son moteur thermique »⁶. De plus, elle absorbe de plus en plus les attributs de la pensée religieuse, magique ou animiste, ainsi que de la pensée esthétique. Devenant

une sorte de dernière religion universelle, elle implique également l'assèchement des réserves symboliques, le remplacement de la parole par le geste et les organes artificiels, de la raison par la *techné* et du sens par l'image. Il est très probable, écrit Mbembe, que l'évènement marquant de notre époque soit l'épuisement de l'histoire de la parole⁷.

Nous pourrions le plus probablement échapper à cet évènement seulement si – et c'est là le moment décisif – cette histoire de la parole était capable d'exprimer, de manière inattendue, le devenir métabolique du corps planétaire, formé de variabilité et d'élasticité. Un langage à la mesure de cette entreprise serait également un langage de la métamorphose et de la plasticité.

Le centre de cette métamorphose serait donc la prise de conscience sur le fait que cette communauté terrestre, une dernière utopie, comme l'appelle Mbembe, ne peut être reconditionnée qu'en reformatant notre manière de nous rapporter à la Terre ; si avant, pendant des centaines d'années, on la voyait sur le mode de l'exploitation et de l'appropriation, à présent nous devons penser plutôt au passage, à la non-permanence. L'expression semble métaphorique, sauf que cette métaphore s'est transformée ces dernières années, en raison de la toxicité accrue, des infections virales, des pandémies et des contaminations répétées, en une urgence, à partir d'une réalité brute, et non d'un constat théorique : à savoir le droit universel à respirer. Si nous voulons continuer à pouvoir respirer (l'air que nous respirons est de plus en plus imprégné de poussières, de gaz toxiques, de substances nocives, de granulations et d'émanations de tout genre), alors notre façon de nous rapporter à la planète doit changer. Bref, nous devrions pouvoir changer notre paradigme

de pensée et d'action. Nous ne pouvons donc pas imaginer l'avenir selon les schémas des anciens paradigmes de pensée.

La Terre n'a jamais été un matériau simple à s'approprier. C'est elle qui garde nos traces matérielles et celles de nos ancêtres. Elle est également celle qui garde nos empreintes. C'est, en fait, la métaphore complète de notre stabilisation, de notre être pérenne, débarrassé du corps – un corps plus global, une ultime utopie à constituer, un sujet à recomposer.

Le passage vers ce nouveau paradigme n'implique pas une transition prométhéenne, selon le modèle du passage incandescent par le feu du premier paradigme civilisationnel (qui signifiait une sorte de sortie de la prison terrestre). Le premier espace de vie créé par l'homme était un espace mythologique, où la parole et sa force symbolique jouaient un rôle essentiel. Une terre d'argile et de calcaire, empreinte d'une immense force symbolique et évoquant le mystère – de l'univers, mais aussi du monde, de sa partie invisible, insondable. La nouvelle forme de la Terre, façonnée par les technologies informatiques actuelles, les algorithmes et les images dématérialisées, implique inévitablement la symbiose entre la biosphère et la technosphère, et également le fait que la faculté de symbolisation n'est plus l'apanage exclusif du cerveau humain.

À quoi ressemble donc cette nouvelle Terre, cette utopie ultime, qui pourrait à la rigueur remplacer l'idée obsessionnelle de fuite, d'évasion et de libération de la prison terrestre, d'artificialisation extrême (idée perverse d'ailleurs, puisqu'elle appartiendrait à nouveau aux élites financières du capitalisme extrême) ? Ainsi, au lieu de peupler de manière imaginative une impossible planète Mars, la question essentielle

serait de savoir comment repeupler, rematérialiser et restaurer l'habitabilité du corps planétaire et surtout de la communauté terrestre.

Cette seconde création s'articule autour d'une conception planétaire du corps terrestre, dans laquelle ce dernier ne représente plus le sol, mais la vie qui se renouvelle – domaine de l'incalculable et de l'ambigu : « Il s'agit donc d'un corps vivant, animé, dont l'une des propriétés est par ailleurs d'être une matière susceptible de rendre possible la vi »⁸. Le rôle de l'être humain est ainsi celui de gardien (ce qui rappelle Platon) d'une longue solidarité intergénérationnelle. La Terre acquiert alors une dimension immatérielle, événementielle, dont la définition nous appartient. Attachée à une pléthore d'objets techniques (antennes, routeurs, serveurs, innombrables autres équipements consommateurs d'énergie), la dimension technologique du corps planétaire devrait être celle de réanimer le vivant (d'où le côté profondément animiste de la science contemporaine).

Cependant, cette réanimation n'est pas des plus faciles car, compte tenu du statut ambigu de la technologie, elle se trouve toujours exposée à un paradoxe : l'aventure humaine sur la Terre est également une aventure symbolique et technologique, d'agencement du réel⁹ :

La production, l'accueil et l'aménagement du vivant auront à chaque fois nécessité la destruction de ce même vivant. Ce mouvement contradictoire et herculéen aura nécessité l'ébranlement des forces gigantesques, presque atomiques, et de colossales énergies, en même temps que leur dissipation. La technologie aura été aussi bien l'instrument que la scène de cette tragédie¹⁰.

Toute réflexion sur la technologie nous pousse automatiquement vers une réflexion sur le corps. Une chose élémentaire ne doit pas être oubliée dans ce contexte : la technologie imite les fonctions essentielles du corps, les organes de phonation et d'audition, les vibrations des cordes vocales et du tympan, le fonctionnement des intestins qui digèrent, les dents qui mâchent, les parois des poumons qui filtrent¹¹. Le plus souvent, nous oublions ce fait élémentaire. De même, à notre époque, la technologie voudrait remplacer le corps périssable, le corps vieillissant, par un corps supérieur qui ne souffre pas de dégénérescence, de malformation. Mais là encore, l'imaginaire du corps biotechnologique puise ses ressources dans les archives du corps physique, et cette réalité ultime est irréductible : « Le corps qui respire, qui court, qui mange, urine, excrète, accouche ou chante ne sera jamais soluble en ses composantes technologiques »¹². Cette dimension matérielle, corporelle et sensorielle, des pratiques techno-animistes de nos jours ne doit pas être négligée ; elle acquiert une dimension rituelle de plus en plus évidente.

Il n'est donc pas étonnant que les grandes questions métaphysiques reviennent. Ces questions, qui échappent de plus en plus aux théologiens et aux philosophes et qui appartiennent davantage aux scientifiques (quelle est la nature de la vie, qu'est-ce qui fait de nous des sujets moraux, quel est notre rôle sur terre ?¹³), vont au-delà des questions classiques de la dualité corps-esprit, en allant plutôt dans le sens de la nature matérielle, physique et chimique de la vie ; on se demande : « où s'arrête le vivant, ce qu'il en est des futurs de la vie à l'âge des extrêmes, et à quelles conditions celle-ci prend fin »¹⁴.

Toutes ces conditions d'une seconde création transforment la vie en une création profane et le corps humain en un vecteur d'hybridation et de symbiose (un processus de désincarnation, de réincorporation et de trans-corporation¹⁵) – un triple processus qui déstabilise les six axes des religions sacrées et des mystères religieux, à savoir la création, l'incarnation, la transfiguration, la résurrection, l'ascension et l'Eucharistie.

Encore une fois, cette nouvelle communauté terrestre serait une communauté construite autour de l'idée du corps, un corps capable de respirer, de régénérer les forces de la vie, capable aussi de se métamorphoser à l'approche du moment fatidique.

Et surtout, je pense, un corps capable de resémantiser un langage à la mesure de ces métamorphoses, même si Mbembe estime que nous ne trouvons définitivement à une ère du post-langage, ou en tout cas à l'ère des images dématérialisées, de la virtualisation. Je ne pense pas que ce corps puisse être soutenable à long terme sans un langage qui exprime l'ampleur de cette métamorphose. Ce n'est peut-être pas une recherche de sens comme nous en avons eu l'habitude tout au long de notre longue expérience religieuse et métaphysique. Mais elle sera propice à l'expression d'une force du devenir, déployée dans les conditions des extrêmes planétaires. Et cela peut suffire à présent.

This work was supported by a grant of the Romanian Ministry of Research, Innovation and Digitalization, UEFISCDI, project number PN-III-P4-PCE-2021-1234.

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Éditions Calmann-Lévy, Paris, coll. « Liberté de l'esprit », trad. Georges Fradier, 1961 (édition originale, en anglais, *The Human Condition*, University of Chicago Press, Chicago, 1958).
- Mbembe, Achille, *La communauté terrestre*, Éditions La Découverte, Paris, 2023.
- , *Pour un monde en commun*, Actes Sud, Arles, 2022.
- , *Brutalisme*, Éditions La Découverte, Paris, 2020.
- , *Politiques de l'inimitié*, Éditions La Découverte, Paris, 2016.
- , *Critique de la raison nègre*, Éditions La Découverte, Paris, 2013.
- Labatut, Benjamín, *When We Cease to Understand the World*, Pushkin Press, Londres, 2020.

NOTES

1. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Éditions Calmann-Lévy, Paris, coll. « Liberté de l'esprit », trad. Georges Fradier, 1961 (édition originale, en anglais, *The Human Condition*, University of Chicago Press, Chicago, 1958).
2. Voir A. Mbembe, *Brutalisme*, La Découverte, Paris, 2020.
3. A. Mbembe, *La communauté terrestre*, p. 178-179.
4. *Ibid.*, p. 21.
5. *Ibid.*, p. 32.
6. *Ibid.*, p. 33.
7. *Ibid.*, p. 34.
8. *Ibid.*, p. 85.
9. Affirmation qui est très bien mise en évidence dans le livre de Benjamín Labatut, *When We Cease to Understand the World*, Pushkin Press, Londres, 2020, un roman non-fictionnel dans lequel l'auteur discute le double potentiel – Dr. Jekyll et Mr. Hyde – de la science et de ses bienfaits pour le monde contemporain, qui peuvent avoir à la rigueur des conséquences désastreuses.
10. A. Mbembe, *La communauté terrestre*, *op. cit.*, p. 91.
11. *Ibid.*, p. 98.
12. *Ibid.*, p. 99.
13. *Ibid.*, p. 108.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, p. 111.